

LA CORRESPONDANCE
D'ÉLISA VICARINO À SES ENFANTS :
ESQUISSE D'UN *JE(U)* ÉPISTOLAIRE

VIVIANE BROG

La collection des lettres qu'Élisa Vicarino adresse à son époux durant les troubles politiques de 1847 a révélé aux historiens fribourgeois un tempérament hors du commun et une plume racée¹. Cette étonnante liasse épistolaire était une invite à découvrir, à partir de témoignages nettement moins dramatiques, d'autres aspects d'une personnalité qui a manifestement impressionné son entourage². Nous ne ferons que mentionner ici son journal de jeune fille (1822), qui mériterait une étude attentive, dans la mesure notamment où il permet d'évaluer le passage de la charmante demoiselle de bonne famille qu'il met en scène à la femme forte que dévoilera le temps de l'épreuve³. C'est dans cette phase de pleine maturité que nous avons choisi de rejoindre Élisa, à travers le corpus plus modeste des lettres adressées à deux de ses enfants, Charles et Thérèse⁴.

Cette double correspondance constitue deux ensembles bien distincts dans l'espace et dans le temps. Le premier se compose de trois lettres rédigées entre décembre 1846 et février 1847 à l'adresse de Charles, âgé alors d'une vingtaine d'années, qui séjourne aux États-Unis, dans le comté de Jefferson. Il y est mandataire de la maison Suchard Favarger & Cie dans la colonie de Natural Bridge, après avoir préalablement suivi une formation commerciale, à

ÉTUDES

Stuttgart notamment⁵. Éliisa est âgée de quarante-quatre ans à l'époque de cette correspondance qui coïncide avec les prodromes de la guerre du *Sonderbund*. Le second ensemble se compose de six lettres adressées entre décembre 1852 et septembre 1853 à Thérèse, alors âgée de dix-huit ans, qui séjourne à Fribourg-en-Brigau. À cette époque de sa vie, Éliisa a enduré, outre les événements de 1847, l'insurrection du 22 mars 1851⁶ et les déboires du commerce familial, mais aussi la mort de son jeune fils Charles en l'année 1847 et celle de son mari Jean-Baptiste, cinq ans plus tard, en 1852.

Dans les lettres d'Éliisa à son époux, Francis Python dégage trois grands registres : la politique, les considérations économiques, les notations intimes ou familiales⁷. On retrouve ces mêmes axes thématiques dans les deux séries épistolaires envisagées ici : propos relatifs aux mouvements politiques qui ébranlent Fribourg durant le *Sonderbund* et les années suivantes (mouvements insurrectionnels de 1851 et 1853 et leurs suites) ; propos liés à la problématique du commerce familial ; et, surtout, transcription des relations sociales et familiales de l'épistolière, qui brosse, grâce à une palette nuancée, un tableau détaillé des rapports entretenus, au-delà du cercle étroit de la famille, avec certains amis ou connaissances : les lettres attestent des contacts avec Alexandre Daguet, les Pradez, les Cuony, les Favarger et quelques-unes des figures fribourgeoises de l'époque. Ce regard porté sur la réalité environnante invite inmanquablement Éliisa à se considérer à travers le regard d'autrui, et donc, dans cette dialectique paradoxale, à se situer d'abord par rapport à elle-même. Cette double perspective, selon laquelle la construction du *je* n'est assurément pas un signe d'insincérité, exprime plutôt son aisance naturelle à manier les règles non dites du *jeu* épistolaire.

ÉLISA VICARINO : ESQUISSE D'UN *JE(U)*

LE *JE* ÉPISTOLAIRE :
REPRÉSENTATIONS ET RÉVÉLATIONS DU *MOI*

Dès la première lettre adressée à son fils Charles, Éliisa paraît se profiler en mère et femme à la fois sensible et entière, avec ses qualités et ses failles. C'est ce qui apparaît au seuil de cette longue missive rédigée à la veille de Noël :

Voici le 20 passé et la lettre attendue avec tant d'inquiétude et d'impatience n'est point arrivée encore, mon cher Charles. À l'avance j'avais pris pour terme de mon attente les jours de Noël. J'espérais diminuer les tourmens des derniers jours en le prolongeant ainsi au-delà de l'époque habituelle où me parviennent ces nouvelles si chères, mais voilà que depuis hier la fièvre me prend, j'espère en chaque courrier, j'envoie à la poste dès le matin pensant que par Paris je pourrai avoir quelque chose, puis à midi par Neuchâtel, et le reste de la journée se passe à gémir de n'avoir rien reçu et à transmettre au lendemain mon espoir impatient. C'est que tes lettres font ma joie, ma consolation, mon bonheur Charles et qu'elles sont maintenant aussi nécessaires à ma vie que l'air que je respire. Elles sont si bonnes ces lettres ! cette tendresse qui les remplit, cette affection si bien exprimée pour ta mère. Oh ! mon enfant, Dieu te récompensera de la sentir ainsi, car elle me rend heureuse dans le plus profond de mon âme et toutes les bénédictions du ciel sont assurées à l'enfant qui fait la joie de ses parens. Puisse cette assurance te rendre un peu du bien que tu nous fais, mon bienaimé Charles et te consoler à ton tour^s.

Le lundi 21 au soir, elle exprime à nouveau la douleur que crée en elle l'attente par une phrase au style haché, ponctuée d'exclamations qui miment

ÉTUDES

graphiquement un soupir : « Encore rien reçu. Ah ! que ces jours d'attente sont longs et anxieux ! Mais demain sûrement changera le cours de mes pensées, demain, ô oui ! J'y compte, un bon paquet viendra me réjouir⁹. » Plus loin, elle offre encore l'image d'un *moi* tourmenté, néanmoins assuré, taquin et protecteur qui oppose, par le recours enjoué à une tierce personne, le temps de la « mémoire » à celui du « cœur » :

Et sais-tu, enfant, que je ne suis pas la seule à compter les jours. Ces trois demoiselles qui t'ont envoyé la preuve de leur souvenir attendent sur un joli billet doux *chacune*. Trois belles à contenter à la fois, Diable, c'est une rude besogne. Mais tu sauras bien t'en tirer, coquines ! Cependant je suis curieuse de voir comment tu t'y prendras pour qu'il n'y ait pas de jalousie ! Voilà le point chatouilleux des femmes. Ma foi tant pis, point d'amour sans jalousie, et quand même quelque symptôme de cette maladie viendrait à apparaître chez l'une d'elles, nous ne nous en désolerions pas, ni toi ni moi, Charles, n'est-ce pas ? L'une d'elles sait le nombre des jours mieux que moi en vérité, qui sais mieux compter par le cœur que par la mémoire, et chaque fois qu'elle me voit : Encore dix jours, Madame, encore 8, encore 5, puis demain me dit-elle le 18, toute joyeuse. La pauvre petite pensait que le 19 déjà elle aurait ce charmant billet, et dès lors elle s'attriste de notre vaine attente. Pauvre Marie, si douce, si parfaitement bonne Marie ! Je la soupçonne fort de regretter amèrement le tems où tu lui adressais de si tendres œillades et de si profonds soupirs. – Mais je ne voulais pas te la nommer et voilà que ma plume indiscrete te met sur la voie. Autant vaut dans le fond contenter ta curiosité. Je suis trop loin de toi pour te faire des mystères et garder des secrets¹⁰.

ÉLISA VICARINO : ESQUISSE D'UN *JE(U)*

Dans les lettres suivantes, l'épistolière endosse à nouveau la posture de la mère et de l'épouse sensible, exemplaire, douée d'une abnégation totale et d'un courage à toute épreuve lorsqu'il s'agit de préserver les siens. Les paroles tenues à propos de Jean-Baptiste, qu'elle préfère savoir loin d'elle plutôt que risquant la prison et potentiellement la mort – alors même que son absence lui est de moins en moins soutenable –, l'attestent¹¹ :

Ah! quand je pense au bonheur qui a présidé à la fuite de ce bon Papa, vois-tu Charles, il me semble que nous n'avons plus le droit de nous plaindre de rien. En effet comment eût-il supporté cette sévère et interminable détention? – En y perdant le peu de santé qui lui reste, la raison peut-être et même la vie. Quand je vois un homme de la trempe d'âme de Julien n'y résister qu'à peine et perdre chaque jour quelque chose de son courage, de son calme, de sa résignation, je me dis: Baptiste y serait mort. – Alors Charles, alors seulement nous eussions su en vérité ce qu'est le malheur¹²!

Cette résolution stoïque est concrétisée dans une allusion aux efforts consentis pour maintenir contre vents et marées un commerce familial dont elle pense encore qu'il peut assurer l'avenir des siens :

J'aurais déjà planté là maison et magasin pour aller rejoindre ton bon Papa avec tes petites sœurs, si je ne pensais pouvoir par ma présence empêcher une dilapidation qui compromettrait davantage encore les intérêts de mes enfans. Je reste donc pour veiller à tout et chercher à sauver du naufrage tout ce qui sera possible¹³.

ÉTUDES

Cette ténacité apparaît plus nettement encore lorsqu'elle affirme souhaiter que le cadet Adolphe rejoigne Charles, même si l'idée de la séparation lui est insupportable :

Je suis dès lors à me demander si mieux ne vaudrait pas le faire partir de suite pour l'Amérique avec Papa et là faire pour lui le sacrifice d'une année de pension qui le mettrait au courant de la langue et des usages d'un paÿs qui devra devenir le nôtre et où notre prospérité dépendra en grande partie de la facilité que nous apporterons à nous acclimater de toute manière... Je crois que ce serait le plus sûr parti à prendre pour Adolphe et pourtant j'hésite à le proposer à ton père, crainte de le voir adopter sans appel, j'hésite à me séparer [*déchirure*] et à rester moi pauvre femme et mère abandonnée de tous ceux qui pouvaient m'être un appui. [...] Aussi je te dis toutes mes lubies!, mon cher enfant, mes déraisons comme mes raisons: Prends-en le meilleur côté et oublies tout le reste. En attendant j'agis comme si j'étais raisonnable tout à fait et pour ne pas perdre de tems nous prenons des leçons d'anglais Adolphe et moi¹⁴.

Le *moi* de l'épistolière s'exprime parallèlement dans des prises de position où la franchise s'allie à la perspicacité. Ainsi cet avertissement à la jeune Thérèse :

Faut-il te parler encore de ce *blond* pour lequel tu pousses de si profonds soupirs? Oui, mais seulement pour te dire qu'il m'en a couté autant qu'à toi peut-être de renoncer à la bonne oppinion que je m'étais faite de lui et aux rêves dont je m'étais bercée pour toi à son sujet. Car il faut que tu saches, ma fille, que voyant ce jeune homme tel que je me le figurais, j'avais pensé souvent qu'il

était heureux que tu places en lui tes affections. Je l'en croyais digne et je faisais bien des châteaux en Espagne pour votre avenir à tous deux. Ça m'a été une cruelle déception que de devoir me *convaincre* que son cœur et son caractère étaient également en défaut et qu'il n'y avait en lui qu'un orgueil démesuré ne reposant sur aucun principe et qu'il ne pouvait absolument offrir aucune garantie de bonheur avec sa conduite et ses antécédents. Je te le dis Thérèse ma mie, pour que tu saches bien que ce n'est pas par caprice ou prévention que je t'ai parlé de lui dans le sens de ma lettre précédente, mais par sollicitude pour ton bonheur et désir d'assurer ton repos. – Bannis-le donc de ton cœur comme de ta pensée, ma chère enfant et dis-toi bien qu'une affection qui ne repose pas sur l'estime ne peut amener rien de bon¹⁵.

En ne désignant pas le jeune homme par son prénom mais par un déterminant démonstratif suivi d'un adjectif, plutôt dépréciatif en contexte vu l'adjectif qui se voit souligné (« ce *blond* »), en exacerbant ses défauts (« orgueil démesuré », « aucun principe », etc.) et en utilisant la formulation « je faisais bien des châteaux en Espagne », Élisabeth exprime un avis plus que tranché.

Il en va de même dans ce jugement sans appel sur ceux qui ne partagent pas sa grandeur d'âme :

Cette pauvre femme [Louise Poëterlin, amie bernoise d'Élisabeth] ne sait rien endurer, l'ennui la dévore, l'inquiétude la ronge, elle se tourmente sans raison et à force d'aimer se rend exigeante et importune à un degré que je crois bien devoir finir par lasser un homme calme et froid comme B. [non identifié] [...] On est bien malheureux, ma chère Thérèse, quand on ne peut gouverner ses passions. Cette pauvre Louise en est une triste

ÉTUDES

preuve. Elle a gâté toute sa vie par des rêves hors de la vie réelle et va gâter encore, je le crains bien, la dernière lueur de bonheur qui se présentait pour consoler son isolement actuel. Il n'est pas d'homme au monde qui ne se fatigue d'un amour que tout émeut et que rien ne satisfait¹⁶.

Par la répétition de l'adjectif « pauvre », la surenchère des termes « a gâté », « va gâter », « tout émeut », « rien ne satisfait », Éliisa rend sur Louise un verdict sans concession.

Elle n'hésite pas non plus à livrer des propos impulsifs, méprisants, voire intransigeants, comme en témoignent les deux extraits suivants :

En outre on a nommé à ton père fugitif un curateur ainsi que le veut la loi et imagine Charles ce que j'aurai à souffrir de voir s'initier dans nos affaires et les diriger un Joseph Chollet [cousin d'Éliisa, mais en délicatesse avec elle] choisi assurément dans le but de me vexer et de m'humilier davantage, car cet être, que je méprise, et qui faisait encore des faux semblans de libéralisme, pendant que la balance conservait une sorte d'équilibre, est devenu un des *enragés* de l'époque depuis le jour où notre parti a été vaincu et écrasé. Et devoir être en contact journalier avec un homme de cette espèce et en discussion d'intérêt avec la certitude qu'il sacrifiera ceux de ton père à l'opinion régnante et à un gouvernement spoliateur, est pour moi le comble des tourmens ! Outre qu'il ne comprend rien aux affaires, surtout à des affaires aussi compliquées que les nôtres et que si même il voulait y apporter quelque peu de bonne volonté, elle serait annulée par son incapacité¹⁷.

Il en est de même au reste de tous les prévenus, enfermés ou fugitifs, le gouvernement trouvant un bon moyen de remplir ses caisses dilapidées par

la fortune de tant de braves gens, d'honnêtes citoyens dont le seul crime est d'avoir voulu le bien d'un peuple qui ne vaut pas la perte d'un cheveu de leur tête, tellement il est abruti et se plait dans son abrutissement. Eh! qu'on l'y laisse croupir! Il ne mérite rien de mieux! Qu'il se laisse fanatiser par ses prêtres, ruiner par ses tyrans, mais qu'aucun honnête homme ne s'expose jamais plus dans un paÿs où Rome a son empire. [...] rien ne te donnera une idée de l'horreur de cette nuit du jour des Rois, où le gouvernement, averti à tems fit arriver à l'instant troupes et Landsturm, qui déborda dans la ville, de tout le paÿs allemand et porte de Bourguillon, arrivant depuis minuit par bandes armées de fourches, faux, haches, piques, et ressemblant à des hordes barbares poussant des cris de cannibales, dirigés par leurs curés qu'on voyait en tête de chaque cohorte, avant le jour il y avait là quelques mille hommes, animés d'une aveugle fureur, ne demandant qu'à frapper et qui au moindre signe, eussent massacré indistinctement tout ce qu'on leur eût donné l'ordre d'exterminer¹⁸.

Lettre après lettre – nous pourrions multiplier encore les citations –, le lecteur a le sentiment de cerner progressivement les diverses facettes du *moi* de cette mère courage et de son caractère complexe tour à tour aimant, inquiet, ironique, rationnel, sentencieux au gré des circonstances, autant de traits qui s'additionnent et que la distance géographique ne fait qu'exacerber. La plasticité stylistique de la correspondance favorise l'expression spontanée des états d'âme, quitte à ce que leur pluralité soit problématisée explicitement lorsque les émotions viennent à s'entrechoquer: «Mon Dieu, formule Éliisa au cœur de la lettre qu'on vient de citer, me voilà moralisant et j'oublie ta peine, mon enfant et l'état où te plonge la fatale nouvelle que je ne puis te cacher¹⁹.» Une telle marque de réflexivité invite

ÉTUDES

à voir, à travers la transparence du geste d'écriture et au cœur de la relation épistolaire, un souci de cohésion qui interroge la construction du *moi* médiatisée par l'encre et le papier: par ses propres conditionnements discursifs, la lettre ménage entre la réalité du *je* biologique et psychologique et la réalité du *je* épistolaire un *jeu* qui façonne quotidiennement l'identité – réelle et non moins « fictive » – de l'énonciatrice.

LE *JEU* ÉPISTOLAIRE : RECRÉATIONS ET MISES EN SCÈNE DU *MOI*

La critique s'accorde à dire que les lettres « éclairent, suggèrent, mais ne dévoilent pas²⁰ ». La sincérité, l'aménité, la crédibilité, la prudence dans le jugement, la charité chrétienne, avant même de renvoyer à une personnalité singulière, se présenteraient d'abord comme « des qualités du dire, *montrées* dans la forme même du discours²¹ ». Derrière ce qui est dit, dans l'évidence de la communication interpersonnelle, se cacherait « étrangement un autre discours, en creux, voire en un silence plus ou moins délibéré²² ». Le désir d'authenticité dans la représentation de soi se verrait « circonscrit par un nécessaire mensonge, mensonge des entrelacs de la mémoire, mensonge de la mise en fiction, par essence reconstitutive, mensonge de la polémique et de la justification de soi²³ », l'épistolier prenant ses interlocuteurs dans un jeu d'engagement et de mise à distance, de voilement et de dévoilement, où toujours serait maintenue une part du masque, de la *persona*. Si le *je* est, par essence, métamorphique, le *je* épistolaire porterait à son point extrême cette détermination constitutive. Il entrerait « dans la sacro-sainte règle d'adaptation au sujet et à la personne, que les « secrétaires » ont largement commentée », il viserait à « produire un effet sur l'autre (plaire ou déplaire) » et pour cela placerait

« sur le devant de la scène la part de soi efficace à ce jeu²⁴ ». « Seul texte qui attend un autre texte en retour, tout geste épistolaire [serait alors une] forme de séduction²⁵ », impliquant donc d'une manière ou d'une autre le revêtement d'un voile, l'adoption d'une posture et d'une stratégie.

Ainsi, si le geste d'écriture d'Élisa relève d'abord d'un acte sincère, d'un jaillissement de son *moi* réel en faveur de ses enfants, il peut et doit également être envisagé comme un acte qui communique un contenu sélectionné et travaillé en vue de séduire ses destinataires, et dont le premier bénéficiaire serait ce *moi* lui-même. Autrement dit, l'écriture épistolaire serait une adresse à l'autre, mais aussi « une adresse à soi-même, soit par le détour réflexif exigé par l'écriture, soit parce que l'autre à qui l'on s'adresse est une image de soi-même²⁶ ». La lettre, « l'être de l'autre²⁷ » – également donc être du *moi*, de cet autre qu'est soi –, mettrait en œuvre dans la distance de la conversation différée par l'envoi une illusion, « illusion de présence, illusion de dialogue, voix recréée dans le silence d'une lecture muette²⁸ ».

Dans un passage de la lettre des 20-24 décembre 1846 adressée à Charles, l'épistolière évoque ses « ennemis ». La volubilité de l'expression traduit l'amertume et la colère tout en imposant une *voix* :

Notre peuple est trop ignorant, trop fanatique et fanatisé. Il y aurait changement de gouvernement que je ne vois pas comment on pourvoit à tous les besoins d'une population qu'on a laissé croupir dans un abrutissement miteux, dont la génération actuelle est incapable de sortir parce qu'elle a été nourrie de mensonges et de faussetés et que jamais on ne parviendra à la remettre dans la bonne voie sans risquer de la voir se rejeter le lendemain dans la fange où sa grossière ignorance la replongera toujours. [...] nos députés ont au moins eu la satisfaction de dire à ces Tartufes de rudes vérités

ÉTUDES

qu'ils écoutaient l'écume à la bouche, le poing menaçant, mais qu'ils étaient forcés d'entendre malgré toutes leurs rodomontades²⁹.

L'émotion difficilement contrôlée qui parcourt ce texte demeure alimentée par une vision des choses qui relie l'épistolière à l'idéologie de son entourage. En filigrane de formules lexicalisées (« l'écume à la bouche »), d'expressions comme « Tartufes » et « rodomontades », on devine l'appropriation d'un discours partisan, parfaitement assimilé au rôle d'autorité – familiale en l'occurrence – que veut se donner Éliisa et agrégé à la partition polyphonique de son identité épistolaire.

D'autres circonstances permettent à l'émotion de se livrer plus directement. Tel est le cas de la mort d'une jeune voisine, Loïsa Cuony, dont Éliisa rapporte à sa fille les douloureuses péripéties. Sa plume tourmentée traduit l'atmosphère d'une veillée fébrile :

Imagine-toi que Loïsa est morte Mercredi matin à 4 ½ heures sans avoir été malade et pour ainsi dire subitement. Elle a pris mal Mardi vers les 3 heures poussant tout à coup des cris affreux, se plaignant d'une douleur aigue du côté du cœur, disant j'étouffe, j'étouffe, je vais mourir. Tous les soins lui furent aussitôt prodigués; et comme elle vomit par trois fois ensuite son diner etc., on crut à une indigestion. On la coucha, on lui donna des lavemens, des cataplasmes sur le ventre, et tout ce que cette bonne mère Cuony put imaginer n'ayant d'ailleurs aucune inquiétude et ne pensant à autre chose qu'à cette indigestion dont il y avait tous les symptômes. Le Docteur Thurler appelé dans la soirée, dit même que ce n'était pas autre chose, prescrivant des cuillerées que Loïsa prit très bien, ne se plaignant d'ailleurs d'aucune douleur si ce n'est au ventre. Tout le monde

se coucha tranquille et Joséphine pour ne pas déranger sa sœur se mit dans le lit de la chambre à manger laissant la porte ouverte. À deux heures, Loïsa l'appela, lui demandant à manger se sentant si faible disait-elle. Joséphine alla réveiller sa mère pendant qu'elle allait lui préparer une soupe dont elle lui donna ensuite quelques cuillérées. Puis elle demanda à aller à selle où il survint une faiblesse qui les bouleversa. On réveilla le Papa, on envoya la servante chercher le Docteur qui ne vit pas l'ombre du danger encore et prescrivit de l'huile de rissain dont on devait lui donner un nouveau lavement. Placée au lit, elle revint à elle ; disant ne pas souffrir mais être si faible. Puis il parût qu'elle voulait vômir et comme on la soulevait pour l'aider elle expira sans effort, sans douleur, sans convulsion, sans même un soupir ! C'est inouï ! le Docteur ne voulait pas le croire et restait terrifié. Pense la douleur de cette pauvre mère, de ce bon père, de Joséphine ! Mme Cuony courut dans son désespoir chez Albert qu'elle réveilla en sortant par des cris affreux : Loïsa est morte³⁰ !

Ce récit, rédigé de façon à littéralement faire participer Thérèse à la scène (« Imagine-toi »), traduit un besoin de (se) dire, de se décharger, de s'épancher, qui n'empêche pas d'exacerber la douleur en la détaillant de manière prolongée, d'en faire la mise en scène, comme si nommer et réactualiser le mal par l'écriture était le moyen non seulement de canaliser, mais aussi d'expulser, d'emprisonner, au moins partiellement, la souffrance dans la chair du papier.

À nouveau, un scénario extérieur à la cellule familiale restreinte est mobilisé à des fins cathartiques éminemment personnelles. Le drame vécu par une famille amie, Élisabeth le reporte instinctivement à sa propre expérience, en particulier à la mort de son époux, dont la blessure reste vive :

ÉTUDES

Joséphine a couché ici, dans ton lit du salon les deux nuits passées, je voudrais la garder plus longtemps mais on ne veut pas le lui permettre et ce soir il faudra qu'elle reprenne sa place dans le lit où Loïsa est morte. Je sens tout ce que cela aura d'affreux pour elle, Oh! je le sens bien, moi qui trois mois après la mort de ton bon père dus faire un effort si grand pour retourner dans le lit où je l'avais vu expirant, où j'avais reçu son dernier baiser, sous la triste impression duquel je passe encore si souvent de cruelles heures d'insomnie³¹!

Cependant, l'évocation pathétique ne compromet nullement la précision du regard qui, en quelque trois pages, rapporte dans tous les détails l'agonie de l'adolescente. Émotion et lucidité s'allient dans une véritable narration de la veillée douloureuse. On pourrait sans peine analyser les divers procédés – discours rapporté, ponctuation expressive, syntaxe emphatique – qui concourent à former l'authenticité de la parole et à faire de cette lettre intime un véritable morceau de bravoure.

Dans une autre lettre, adressée à Thérèse quelques mois plus tard, Élixa évoque les troubles insurrectionnels du 22 avril 1853 à la suite desquels un certain Maillard, au nombre des insurgés, est contraint de chercher refuge et trouve asile chez elle. Le propos se veut factuel, empreint de naturel et de discrétion :

Tu seras bien étonnée mon enfant d'une histoire qui s'est passée chez nous à l'occasion de cette funeste journée. Je te la raconte pour qu'elle reste *entre nous*. Tu comprendras d'ailleurs l'importance de ce secret. – Je crois t'avoir dit dans ma dernière lettre que le jeune Maillard allié de Forell était au nombre des insurgés et qu'après la prise du Collège ne se sentant pas à l'aise et voyant que la chose prenait fâcheuse tournure, il avait

imploré la générosité de Daguet, le priant de lui aider à s'évader. Ce à quoi Daguet avait consenti, mû par un sentiment d'humanité d'abord et de reconnaissance ensuite, ayant toujours présents à la mémoire des services reçus par la famille de Forell dans le tems où il était un pauvre écolier. Laure qui n'était pas si bien disposée d'abord pour lui, se prêta à la chose, voyant par là un moyen de faire évader Alexandre lui même, prisonnier ou gardé à vue par ces gens qui le laisseraient passer librement le voyant avec Maillard. – C'est ce qui eut lieu et au moyen d'une corde ils purent ainsi que le gérant et le bedeau gagner les jardins d'où Daguet et Cie passèrent chez Volmar et de là sur la place de la maison de ville où ils prirent rang parmi les volontaires armés et Maillard chez lui, d'où ne se sentant pas en sûreté, il se réfugia aussi chez Volmar où il resta caché jusqu'au Samedi soir. Mais alors commencèrent les fouilles dans les maisons de ce quartier où l'on pensait que plusieurs des insurgés s'étaient réfugiés et voilà ce pauvre Maillard et bien plus encore sa femme pris d'une panique toute naturelle et ne sachant où cacher le malheureux. Mme Maillard court au Collège demander conseil à Daguet. Quelle chose étonnante, n'est-ce pas? – Il vient chez elle, tient conseil avec Gendre Frédéric et propose de m'amener Maillard et ces gens *acceptent*³²!!!

À un premier niveau de lecture, on lit ici le compte rendu informatif d'une femme au caractère bien trempé, discrète, capable de braver le danger au nom de la charité, de l'amour du prochain, ou, plus simplement, d'une élémentaire humanité. Mais c'est aussi l'écrit d'une mère qui se livre en catimini : le soulignement, dans la phrase «Je te la raconte pour qu'elle reste *entre nous*», fait mine d'engager la destinataire dans un sorte de pacte de confidentialité, comme si l'acte de raconter, conduisant au partage d'un secret et à l'accroissement d'une

ÉTUDES

mémoire partagée dans l'intimité, visait prioritairement à sceller la relation maternelle. Enfin, Éliisa configure un récit encore habité par la surprise. Dans cette séquence, les phrases sont longues et très peu ponctuées, surtout lorsqu'on arrive dans le vif de l'action : on croirait que sa plume vibre au rythme des événements. C'est probablement le cas, mais cet effet n'en résulte pas moins d'une élaboration scripturale. La narration réactualise visiblement la scène aux yeux de la destinataire élue – Éliisa commence le récit au passé, mais le soudain surgissement du présent de narration (« Mme Maillard court au Collège demander conseil à Daguet ») crée une proximité, un effet de suspens – et on notera l'habile utilisation du soulignement et de l'exclamatif (« ces gens *acceptent!!!* ») qui vient amplifier le caractère inouï de la scène et recréer le sentiment d'étonnement. Le récit est par ailleurs ponctué d'épithètes dévalorisantes (« un pauvre écolier ») ou pathétiques (« ce pauvre Maillard ») qui renforcent la charge émotionnelle du récit. Cette mise en scène n'a rien d'anodin puisque, au terme d'un long détour objectivant, elle finit par impliquer l'épistolière en personne.

Un dernier exemple mettra en évidence cette tension permanente, chez Éliisa, entre une expérience immédiate et les moyens relativement sophistiqués qui président à son expression. La mère raconte à sa fille son retour à Fribourg au lendemain du séjour qui les a réunies :

Tu as bien exprimé à toutes ces dames, je pense, le regret que j'avais de ne pouvoir aller faire leur connaissance et les remercier toutes de leurs bontés pour toi. Je m'étais promis un immense plaisir de ce séjour à Fribourg en Brisgau. Ce n'est pas le 1^{er} auquel ma misérable santé m'a forcée de renoncer. Ce ne sera pas le dernier sans doute. À mon âge, affaibli comme je le suis on ne peut

faire des projets, ils avortent toujours. Mais qu'ai-je à me plaindre au fond à présent que j'ai pu aller jusqu'à toi? N'était-ce pas là le vrai, l'unique but de mon voyage? J'ai pu le remplir et je murmure encore. – Je ne suis qu'une ingratitude envers cette providence qui m'a ménagée dans mes chers enfans tant de douceurs et de consolations que je devrais passer ma vie à la bénir. Ah! je sens bien tout ce que je lui dois pourtant, mais le cœur est insatiable, le mien surtout. J'arrive au récit de mon voyage, petite, me voici dans cette lourde machine qui m'emmène loin de toi. J'ai la pauvre figurette éplorée, décomposée devant les yeux[,] j'ai tes larmes sur le cœur, les miennes coulent en abondance, je pleure amèrement. Les deux dames qui occupent le coupé avec moi s'en émeuvent. L'une est la mère habitant à Francfort, l'autre la fille habitant à Paris. Elles viennent de passer un saison ensemble à Boulogne sur mer, elles vont finir l'Automne à Interlacken. Ce sont des dames juives de haute distinction. La mère me tend la main: Vous souffrez Mme, vous avez dit adieu à un enfant. Oh! je connais ces douleurs là, moi, ça fait bien mal! Et de tristes larmes coulent sur ses joues en me disant ces paroles cordiales et sa fille lui prend son autre main et lui dit: Ach! liebe Mutter! Juge si nous fûmes bientôt en connaissance. La sympathie fut complete et je passai la journée fort agréablement dans cette aimable société³³.

La sincérité du chagrin n'hypothèque nullement un effort certain pour le mettre en forme. Une formule comme «J'ai tes larmes sur le cœur» ne va pas, par exemple, sans rappeler le célèbre «J'ai mal à votre poitrine» de la marquise de Sévigné. Le respect de la langue d'énonciation, dans le discours rapporté, contribue de manière évidente à l'effet de réel. Selon toute évidence, l'épistolière tisse soigneusement sa toile, encore et toujours en convoquant l'altérité au service de l'expression de soi.

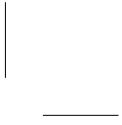
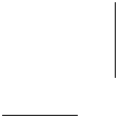
ÉTUDES

De ce point de vue, la petite histoire du cercle intime et l'histoire collective des bouleversements politiques participent autant à l'*éthos* d'Élisa que ses écrits les éclairent. En tant que mise en écriture, toute correspondance est plus ou moins la « représentation qui résulte d'une série de transformations rendues nécessaires par l'autorité d'un code social intériorisé³⁴ » et non la trace immédiate d'une réalité psychique³⁵. La correspondance est ainsi le lieu où se constitue un *je* épistolaire composé d'une pluralité d'éléments plus ou moins consciemment assemblés et déclinés en une multitude de petits réseaux scripturaux. Interface entre l'intériorité vécue subjectivement et le monde extérieur qui le situe, le *je* épistolaire désigne bien le *je* historique puisque le réel et ses significations s'y construisent par et dans le travail du texte.

Remarquons pour conclure que la facture des lettres d'Élisa témoignent moins d'une harmonieuse intégration des normes prescrites par les manuels épistolaires que de plus implicites conventions sentimentales. Jusque dans sa matérialité, en effet, la correspondance familiale « se situe du côté de la démesure, du foisonnement et de la proximité, feignant d'ignorer le code de la distance sociale », comme le développe Cécile Dauphin : « Si la règle des deux feuillets (une grande feuille pliée en deux et utilisée comme quatre pages) est la plus courante, il arrive souvent que l'un ou l'autre remplisse une suite de plusieurs feuillets, recto-verso. Quel que soit le format, ce qui compte avant tout est de couvrir complètement les pages, de haut en bas, dans les marges, avec un enchaînement en forme de dédale, en écriture perpendiculaire (dite à l'anglaise), voire croisée en diagonale, et surtout en

post-scriptum quelquefois plus long que le corps du texte. La mise en page livre ici les signes de la proximité. Les blancs, quand il en reste, se réduisent à peau de chagrin. L'écriture familiale occupe tout l'espace de la feuille, de façon compacte, pleine et débordante³⁶. » Cette description générique se vérifie parfaitement dans les manuscrits d'Élisa, longs et touffus, qui donnent à voir très concrètement la densité du *moi* à travers l'urgence quasi ontologique du lien épistolaire.

Pleinement consciente du fait qu'«un premier indice de la présentation de soi se lit dans la mise en page, dans la matérialité du papier et de la graphie³⁷», l'épistolière n'oublie jamais que l'écriture cache et dévoile à la fois. Dans leur contenu, dans leur style et dans leur inscription sur le papier, ses envois répondent au besoin et au plaisir de la communication avec l'autre, et donc à la nécessité de sa propre (re)création. Le souci de dire ses épanchements et celui de les maîtriser rhétoriquement ne s'opposent pas: tous deux sont nécessaires à l'émergence d'une conscience devant son temps. Laboratoires de sentiments et de mots, fictions de réalité sans être réalités fictionnelles, les lettres d'Élisa témoignent des enjeux «littéraires» d'une pratique et des conditionnements d'un genre dans une époque. À ce titre, elles constituent des sources historiques particulièrement significatives. Puisqu'il ne saurait y avoir d'histoire qu'humaine, la compréhension du passé se forge nécessairement, en dernière analyse, au creux de ce dialogue de soi avec soi. Peut-être le meilleur moyen d'*entendre* dans leur complexité émotionnelle et dans leurs résonances affectives les événements du passé réside-t-il bien dans l'écoute attentive du pouls singulier de leurs artisans, premiers rôles ou figurants plus modestes.



NOTES

1. Voir, outre la contribution de Lucas GIOSSI publiée dans ce volume, l'article de Francis PYTHON « Les tribulations d'une famille radicale à Fribourg à la veille du *Sonderbund* », dans Philippe HENRY et Jean-Pierre JELMINI (dir.), *La Correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII^e et XIX^e siècles. Affectivité, sociabilité, réseaux*, Neuchâtel, Alphil, 2006, p. 339-350, ainsi que le mémoire de Rachel CUENNET, *Élisa Vicarino Schaller, une femme radicale dans la tourmente du Sonderbund à Fribourg en 1947. Présentation et édition de sa correspondance*, Université de Fribourg, 2006.
2. Sur cette reconnaissance des contemporains, voir notamment les lettres d'Eulalie de Senancour à Alexandre Daguet éditées dans ce volume. Élisabeth est qualifiée de « femme distinguée qui par cela même ne doit pas se sentir à l'aise sous le brouillard qui reprend possession de sa ville » (février (?) 1846) et de « bonne et aimable femme » (6 février 1851), à qui il est reconnu « cette simplicité de manières qui s'allie d'ordinaire à un esprit véritable » (28 septembre 1846).
3. Journal intime d'Élisa Schaller, Archives de l'État de Fribourg, fonds Vicarino-Schaller, cote 5.5.
4. Élisabeth et Jean-Baptiste Vicarino ont eu cinq enfants ayant survécu : Charles, Adolphe, Thérèse, Almire et Cécile. Les dossiers analysés ici sont : 1. Lettres d'Élisa Vicarino à son fils Charles (1827-1847) établi aux États-Unis, 1846-1847, Archives de l'État de Fribourg, fonds Vicarino-Schaller, cotes 8.5-8.7; 2. Lettres d'Élisa Vicarino à sa fille Thérèse (1835-1889) en séjour à Fribourg-en-Brisgau, 1852-1853, Archives de l'État de Fribourg, fonds Vicarino-Schaller, cotes 8.8-8.14. Ces deux ensembles inédits font l'objet d'une édition commentée dans le présent volume.
5. Voir Rachel CUENNET, *op. cit.*, p. 67.

ÉTUDES

6. À l'issue du *Sonderbund*, un régime radical privé de soutien populaire mais appuyé par la Confédération régénérée s'est mis en place. En octobre 1848, un soulèvement armé est défait. Dans la nuit du 4 octobre 1850, environ trois cents hommes arrivent aux portes de Fribourg avec à leur tête Nicolas Carrard; ils renoncent à l'attaque. Le 22 mars 1851, ils tentent néanmoins de s'emparer de la ville et de l'arsenal: ils sont vaincus après un combat sanglant. Des événements liés à cette réaction conservatrice apparaissent également dans la correspondance d'Eulalie de Senancour publiée dans ce volume: voir la lettre 10 des 11-12 juillet 1853.
7. Francis PYTHON, art. cit., p. 339.
8. Lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 20-24 décembre 1846.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. Cette abnégation n'est pas entièrement désintéressée toutefois, puisqu'elle sait qu'elle en jouira plus tard elle-même: «Puis quand je n'y pourrai plus rien, je me résignerai au sort qui m'attend, où la conservation de mon bon mari me consolera de ce que je devrai perdre, et sera toujours un sujet de reconnaissance à ce Dieu qui l'a préservé d'une prison d'où nous ne l'eussions jamais délivré en santé.» (Lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 1^{er}-20 janvier 1847).
12. Lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 17 février 1847. Julien est son frère emprisonné suite à l'insurrection radicale des 6-7 janvier 1847.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Lettre d'Élisa Vicarino à sa fille Thérèse, 17 décembre 1852.
16. Lettre d'Élisa Vicarino à sa fille Thérèse, 25 août 1853.
17. Lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 17 février 1847. Sur les événements évoqués dans cet extrait et dans le suivant, on renvoie à l'édition des lettres.

18. Lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 1^{er}-20 janvier 1847.
19. *Ibid.*
20. Cécile DAUPHIN, Pierrette LEBRUN-PÉZERAT et Danièle POUBLAN, «Une correspondance familiale au XIX^e siècle», dans Mireille BOSSIS, *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Éditions Kimé, 1994, p. 145.
21. Delphine DENIS, «Documents, textes, discours?», dans Jean-Pierre BARDET et François-Joseph RUGGIU (dir.), *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 69. «Aussi l'“intimité” des textes [...] ne saurait-elle être que de l'ordre d'une figuration de soi, dans laquelle l'authenticité, la sincérité, la naïveté de l'écriture ne sont que des *effets* perceptibles à réception, sans préjuger de la vérité ontologique de ces modes de présentation de soi. Mises en scène, signes d'une certaine posture, – fût-elle effectivement “vraie” –, elles relèvent ainsi d'une analyse foncièrement *rhétorique*.» (*Ibid.*, p. 68-69).
22. Mireille BOSSIS, «La place nécessaire de l'épistolaire dans les écrits du for privé», dans *ibid.*, p. 77.
23. Annie URBANIK-RIZK, «Flaubert, deux écritures du moi, une impossible impersonnalité. Lectures croisées de quelques éléments de la *Correspondance* et de *L'Éducation sentimentale*», dans Norbert COL (dir.), *Écritures de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 205.
24. Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, «Le “je” de l'épistolier», dans Françoise SIMONET-TENANT (dir.), *Le Propre de l'écriture de soi*, Paris, Téraèdre, 2007, p. 69.
25. Marie-Claire GRASSI, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 151.
26. Alain MONTANDON, *De soi à soi. L'écriture comme autohospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 8. Alain Busine va même plus loin : «Bien qu'adressée à l'autre, une lettre s'envoie d'abord à soi-même.

ÉTUDES

- Le retour à l'expéditeur n'est pas un accident du commerce postal, c'est en fait sa véritable économie.» (Alain BUISINE, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1986, p. 13). Voir aussi Martine REID, «Écriture intime et destinataire», dans Mireille BOSSIS (dir.), *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 24.
27. Jacques BRENGUES, «La correspondance amoureuse et le sacré», dans Jean-Louis BONNAT et Mireille BOSSIS (dir.), *Écrire, publier, lire les correspondances. Problématique et économie d'un «genre littéraire»*, Presses de l'Université de Nantes, 1982, p. 55.
 28. Dina HARUVI, «De l'identité nomade à la "pensée nomade": correspondances de Québécoises», dans Brigitte DIAZ et Jürgen SIESS (dir.), *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes, XVIII^e-XX^e siècle*, Caen, Presses de l'Université de Caen, 2006, p. 224. «Clôre une lettre, c'est s'obliger de repenser sa relation à autrui. C'est aussi prendre conscience du poids de l'absence.» (Marie-Claire GRASSI, *op. cit.*, p. 41). Cela explique pourquoi Éliisa a parfois tant de mal à prendre congé de ses destinataires.
 29. Lettre d'Éliisa Vicarino à son fils Charles, 20-24 décembre 1846.
 30. Lettre d'Éliisa Vicarino à sa fille Thérèse, 17 décembre 1852.
 31. *Ibid.*
 32. Lettre d'Éliisa Vicarino à sa fille Thérèse, 28 avril 1853.
 33. Lettre d'Éliisa Vicarino à sa fille Thérèse, 25 août 1853.
 34. Mireille BOSSIS, «La correspondance comme figure de compromis», dans Jean-Louis BONNAT et Mireille BOSSIS (dir.), *op. cit.*, p. 222.
 35. «Ainsi dans les correspondances familiales, l'intime ne s'exprime pas tant dans un cri du cœur, dans le dévoilement des corps ou dans la

ÉLISA VICARINO : ESQUISSE D'UN *JE(U)*

révélation de secrets, que dans la façon de lier manières et contenu, sentiment et contexte, dans une mise en scène, pudique mais pertinente, du geste d'écriture. [...] L'intime s'inscrit donc dans une configuration d'indices concrets qui ont l'efficacité particulière de sceller l'engagement de soi dans la relation.» (Cécile DAUPHIN, «La "mise en scène" épistolaire. Cas d'une correspondance familiale (France, 19^e siècle)», dans Paul SERVAIS et Laurence VAN YPERSELE (dir.), *La Lettre et l'intime. L'émergence d'une expression du for intérieur dans les correspondances privées (17^e-19^e siècles)*, Louvain, Bruylant, 2007, p. 35).

36. *Ibid.*, p. 24.

37. *Ibid.*, p. 23.